

MAXIMES, MÉMOIRES ET LETTRES

Les grandes oeuvres morales
et politiques de François de
la Rochefoucauld



François de la Rochefoucauld

Sommaire

Notice sur le duc de Laroche foucauld et le caractère de ses écrits

Portrait du duc de Laroche foucauld

Fait par lui-même, imprimé en 1658

Portrait du duc de Laroche foucauld

Par le Cardinal de Retz

Avis au lecteur

De l'édition de 1665

Avis au lecteur

De l'édition de 1666

Réflexions ou sentences et maximes morales

Pensées

Tirées des premières éditions ; supprimées par l'auteur dans les éditions postérieures, et replacées dans l'ordre où elles s'y trouvent

Réflexions diverses

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VII

Mémoires de Larochefoucauld

Première partie

Deuxième partie

Troisième partie

Quatrième partie

Articles et conditions

Dont Son Altesse Royale et M. le Prince sont convenus pour l'expulsion du cardinal Mazarin, en conséquence des déclarations du roi et des arrêts des parlements de France

Portrait de Paul de Gondy, cardinal de Retz

Par le duc de La Rochefoucauld.

Lettres

Notice sur le duc de Larochefoucauld et le caractère de ses écrits

François, duc de Larochefoucauld, connu d'abord sous le nom de *Prince de Marsillac*, naquit à Paris en 1613.

Son éducation fut négligée, et Madame de Maintenon nous apprend qu'il avait beaucoup d'esprit et peu de savoir. Il laissa des *Mémoires*, comme la plupart des grands personnages de cette époque, mais il est surtout célèbre, dans l'histoire des lettres, par ses *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, sortes de *paradoxes* incisifs, spirituels, mais où il est à regretter que l'expression toujours élégante, juste et concise, recouvre si souvent des pensées fausses.

Pour bien juger ce livre, il faut, croyons-nous, se mettre au point de vue où l'auteur s'est placé, et certes ce point de vue n'est pas beau.

La Fronde venait de se terminer ; il s'était jeté lui-même dans cette guerre d'intrigues, captivé par la duchesse de Longueville, comme il l'avoue, et l'on sait qu'il s'appliquait ces vers de l'*Alcyonée* de Leuryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux. J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Plus tard, quand il se brouilla avec elle, il parodia ces vers à propos d'une blessure qu'il reçut au fameux combat du faubourg Saint-Antoine, et qui lui avait fait perdre momentanément la vue :

Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connais mieux. J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

Madame de Longueville était plus encore que son frère, le prince de Condé, l'inspiratrice de cette misérable guerre, dont quelques mémoires, au XVII^e siècle, ont essayé de déguiser l'importance pour excuser quelquesuns des chefs du parti. Mais quand on songe aux conséquences désastreuses qu'elle eut, et aux conséquences plus désastreuses encore qu'elle aurait pu avoir, on serait tenté de plaider les circonstances atténuantes en faveur de l'auteur des *Maximes*.

En effet, quel était l'état de la France ? Un roi encore enfant, neveu de cet infortuné Charles I^{er} que le Parlement anglais venait de décapiter, obligé de quitter Paris, avec sa mère, et d'errer dans son royaume ; et en face, deux femmes, surtout Madame de Longueville et Mademoiselle de Montpensier, que l'histoire appelle aussi la *grande Mademoiselle*, attiraient par galanterie, à leur suite, les Coudé, les Turenne, tous les plus beaux noms de la noblesse française, et le Parlement lui-même pendant quelque temps, jaloux, ce semble, de la triste victoire du Parlement anglais. Toutes les passions démagogiques soulevées à Bordeaux et à Paris, et à la tête de ces précurseurs de 93 et de la Commune, un prince du sang, Condé, le vainqueur de Rocroi, allié aux Espagnols, et s'abaissant jusqu'à féliciter Cromwell, et à lui offrir ses services. En vérité, quand on songe que le duc de Larochefoucauld a vu tout cela, et qu'il en a fait partie, on l'excuse, jusqu'à un certain point, d'avoir confondu l'humanité en général avec la triste humanité qu'il avait sous les yeux. Quel égoïsme en effet de bouleverser un royaume, d'ébranler un trône, de chasser un roi pour des ambitions déçues ou un orgueil à assouvir ! Nous ne disons pas cela, encore une fois, pour excuser l'auteur des *Maximes*, mais nous croyons que c'est le point de vue où il faut se placer pour bien le juger.

Ce sont moins *des Maximes*, surtout des *Maximes morales*, que des portraits ou plutôt des critiques de certains personnages qu'il faut avoir sous les yeux, pour

juger de la ressemblance : Mazarin, par exemple, Anne d'Autriche, le cardinal de Retz, la duchesse de Longueville et l'auteur même.

Cette observation générale est nécessaire, autant que la connaissance de la guerre de la Fronde, pour bien comprendre l'élégant et spirituel écrivain. Mais son tort a été de conclure du particulier au général, ce qui est un défaut de logique et de jugement, et de nous présenter l'humanité tout entière, comme il l'a vue dans les ambitieux ou les courtisans ; car chacun sait que si le cœur humain n'est pas beau à voir, c'est surtout à la cour, auprès des grands. Au reste, si la pensée mère de ces *Réflexions ou sentences* était vraie, à savoir que *l'amour-propre est le mobile de tout*, elle ne tendrait à rien moins qu'à nier la vertu, pour mettre toujours et partout à sa place un vil égoïsme. Le pauvre cœur humain, on ne peut pourtant le nier, à sa gloire, n'est pas incapable de vertu, mais s'il n'en est pas riche, c'est une raison de plus pour ne pas l'en dépouiller entièrement. Ce livre pêche donc par la base, si on le prend pour un traité de morale, mais le but de l'auteur a plutôt été d'écrire rires critiques que des principes.

Après la première Fronde, Mademoiselle de Montpensier, rappelée de l'exil, réunit dans son hôtel, au Luxembourg, les esprits les plus distingués, et continua de jouer un rôle heureusement plus glorieux pour elle et pour la France que celui qu'elle avait joué dans la guerre. - C'est là que Larochefoucauld se rencontrait habituellement avec Madame de Sévigné, Madame de Lafayette et les beaux esprits du temps, et perfectionna ses *Réflexions ou sentences et maximes morales*, qu'il avait longtemps élaborées chez Madame de Sablé, à Port-Royal, ce qui ne contribua pas à lui faire voir la nature humaine par le beau côté.

Cet ouvrage parut d'abord anonyme, à l'insu de l'auteur. Il fut naturellement trouvé neuf et curieux, lu avec empressement, loué et critiqué à l'excès. Plus tard, l'auteur

en donna lui-même plusieurs éditions, où il supprima plusieurs *maximes* pour les remplacer par d'autres.

Il ne sera pas sans intérêt de lire le jugement que porta, à l'apparition de ce livre, Madame de Lafayette, pourtant si sympathique à l'auteur. Elle écrit à Madame de Sablé :

« Voilà un billet que je vous supplie de vouloir lire, il vous instruira de ce que l'on demande de vous. Je n'ai rien à y ajouter, sinon que l'homme qui l'écrit est un des hommes du monde que j'ayme autant, et qu'ainsi c'est une des plus grandes obligations que je vous puisse avoir, que de luy accorder ce qu'il souhaite pour son amy... Nous avons lu les maximes de Laroche foucauld : ha ! Madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour estre capable d'imaginer tout cela ! J'en suis si espouvantée, que je vous assure que si les plaisanteries estaient des choses sérieuses, de telles maximes gasteraient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea l'autre jour chez vous. »

Heureusement l'homme valait mieux que l'écrivain, et il pratiquait la plupart des vertus naturelles qu'il critique, ou semble même nier dans ses *Maximes* ; autrement il faudrait lui appliquer ces paroles de Montaigne :

« De tant d'âmes et esprits qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un à la vertu, religion et conscience ; comme si ces parties-là estaient de tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles-mêmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque prouffit. Il est impossible d'imaginer que parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il juge, il n'y en ayt eu quelque une produicte par la voye de la raison. Nulle corruption ne peult avoir saisi

les hommes si universellement que quelqu'une n'échappe à la contagion. Cela me fait craindre qu'il y aye un peu de vite de son goust, et peult-estre advenu qu'il ayt estimé d'autres selon soy. »

Madame de Sévigné, qui parle constamment de Larochefoucauld et qui était liée avec lui de la plus grande familiarité, comme on le voit dans ses lettres, nous apprend qu'il recevait chez lui tout ce qu'il y avait de remarquable à la cour et à la ville par le nom, l'esprit et le talent.

Il eut une vieillese bien éprouvée. L'un de ses fils fut tué et l'autre blessé au passage du Rhin, et depuis ce temps, selon la remarque de Châteaubriand, « la guerre a cédé les Larochefoucauld aux lettres. » Il supporta ces terribles épreuves avec beaucoup de courage et de résignation.

« J'ai vu son cœur à découvert, dans cette cruelle aventure, dit Mme de Sévigné ; il est au premier rang de tout ce que je connais de courage, de mérite, de tendresse et de raison : je compte pour rien son esprit et ses agréments. »

Il mourut en 1080 de la goutte, qui le fit horriblement souffrir les dernières années de sa vie. Sur son lit de mort, il fit heureusement des réflexions autrement sérieuses et profitables que celles qu'il nous a laissées. Il mourut noblement en chrétien, comme tous les écrivains du grand siècle.

« Son état, dit encore Madame de Sévigné, car on ne saurait mieux citer, est une chose digne d'admiration. Il est fortement disposé pour sa conscience : voilà qui est fait ; mais du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question ; il n'en est pas effleuré... Ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché de telle sorte de ses derniers

moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour lui. »

A.S.

Portrait du duc de Larochefoucauld

Fait par lui-même, imprimé en 1658.

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois ; tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches et passablement rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale : lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête.

J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon

portrait : car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger ; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point de difficulté de le dire : car à quoi bon façonner là-dessus ? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une luis, mais un esprit que la mélancolie gâte : car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les

choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle, est enjouée ; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général ; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit ; et des réflexions que l'on fait, il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre ; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne liais pas entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute : mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur ; et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme, que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me

connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées : on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger si l'on m'avait offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne tisse pour le soulagement d'une personne affligée ; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal : car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux ; je souffre patiemment leur mauvaise humeur ; seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma

parole ; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes ; et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes ; on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous ; et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois, présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes, et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

Portrait du duc de Larochefoucauld

Par le Cardinal de Retz

Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* en M. de Larochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et en un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi ; car il avait des qualités qui eussent suppléé, en tout autre, celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée ; mais son bon sens, très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation, et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devait récompenser, plus qu'il n'a fait, le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle ; mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que rien. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement ; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il eût toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était

tourné dans les affaires en air d'apologie. Il croyait toujours en avoir besoin ; ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de bonne foi à la vertu, et à sa pratique qui a toujours été de sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître, et de se réduire à passer, comme il eût pu, pour le courtisan le plus poli et le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

Avis au lecteur

De l'édition de 1665.

Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de *Réflexions* ou *Maximes momies*. Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez. Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paraître cet ouvrage, et qu'il serait encore renfermé dans son cabinet, si une méchante copie qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avait obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit être tout à fait conforme à l'original ; mais toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mêle de pénétrer dans le fond de leur cœur, et qui croient être en droit d'empêcher que les autres les connaissent, parce qu'elles ne veulent pas se connaître elles-mêmes. Il est vrai que, comme ces *Maximes* sont remplies de ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi, est-ce pour eux que je mets ici une *Lettre* que l'on m'a donnée, et qui a été faite depuis que le manuscrit a paru, et dans le temps que chacun se mêlait d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux *Réflexions*, et pour expliquer les sentiments de leur auteur ; elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de

plusieurs Pères de l'Église, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvait s'égarer en suivant de si bons guides, et qu'il lui était permis de parler de l'homme comme les Pères en ont parlé. Mais si le respect qui leur est dû n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraîner son esprit au premier mouvement de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que l'amour-propre ne se mêle point dans le jugement qu'il en fera ; car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse être favorable à ces Maximes comme elles traitent l'amour-propre de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prévenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prévention ne la justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces Réflexions que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autres motifs que par celui de l'intérêt caché, de l'orgueil et de l'amour-propre. En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier, et qu'il est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain. Voilà ce que j'avais à dire sur cet écrit en général. Pour ce qui est de la méthode que l'on y eût pu observer, je crois qu'il eût été à désirer que chaque Maxime eût un titre du sujet qu'elle traite, et qu'elles eussent été mises dans un plus grand ordre ; mais je ne l'ai pu faire sans renverser entièrement celui de la copie qu'on m'a donnée, et comme il y a plusieurs Maximes sur une même matière, ceux à qui j'en ai demandé avis ont jugé qu'il était plus expédient de

faire une Table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traitent d'une même chose.

Avis au lecteur

De l'édition de 1666.

MON CHER LECTEUR,

Voici une seconde édition des *Réflexions morales* que vous trouverez sans doute plus correcte et plus exacte en toutes façons que n'a été la première. Ainsi vous pouvez maintenant en faire tel jugement que vous voudrez sans que je me mette en peine de tâcher à vous prévenir en leur faveur, puisque, si elles sont telles que je le crois, on ne pourrait leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'intérêt on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ; et l'autre, qui est la principale et comme le fondement de toutes ces *Réflexions* est que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché ; et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.

Pour ce qui est de l'ordre de ces *Réflexions*, vous n'aurez pas peine à juger, mon cher lecteur, que, comme elles sont toutes sur des matières différentes, il était difficile d'y en observer ; et bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru les devoir toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur, mais on les trouvera dans la Table.

Réflexions ou sentences et maximes morales

Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés.

I.

Ce que nous prenons pour des vertus, n'est souvent qu'un, assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune et notre industrie savent arranger.

II.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

III.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

IV.

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

V.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

VI.

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avaient de se rendre maîtres du monde, n'était peut-être qu'un effet de jalousie.

VII.

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles ; et l'homme le plus simple, qui a de la passion, persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

VIII.

Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier, lors même qu'elles paraissent les plus raisonnables.

IX.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

X.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice ; on est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.

XI.

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paraissent toujours au travers de ces voiles.

XII.

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

XIII.

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal, leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

XIV.

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

XV.

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.

XVI.

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

XVII.

La modération est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur

bonheur ; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit ; et enfin, la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paraître plus grands que leur fortune.

XVIII.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

XIX.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

XX.

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager ; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux.

XXI.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle.

XXII.

Peu de gens connaissent la mort ; on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume ; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

XXIII.

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenaient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme ; et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

XXIV.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

XXV.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

XXVI.

On fait souvent vanité des passions, même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

XXVII.

La jalousie est, en quelque manière, juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir : au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

XXVIII.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

XXIX.

Nous avons plus de force que de volonté ; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous nous imaginons

que les choses sont impossibles.

XXX.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

XXXI.

La jalousie se nourrit dans les doutes ; et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude.

XXXII.

L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité.

XXXIII.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions point de celui des autres.

XXXIV.

L'orgueil est égal dans tous les hommes et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour.

XXXV.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

XXXVI.

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes ; et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger, que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

XXXVII.

Nous promettons selon nos espérances, nous tenons selon nos craintes.

XXXVIII.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

XXXIX.

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres.

XL.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

XLI.

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

XLII.

L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que, par son esprit, il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

XLIII.

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

XLIV.

L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avaient pour la vie, n'était qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs.

XLV.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

XLVI.

La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses ; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLVII.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

XLVIII.

Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

XLIX.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

L.

Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

LI.

Quelque grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle qui fait les héros.

LII.

Le mépris des richesses était, dans les philosophes, un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune, par le mépris des mêmes biens dont elle les privait : c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté ; c'était un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses.

LIII.

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent ; et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LIV.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi.

LV.

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard.

LVI.

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

LVII.

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

LVIII.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

LIX.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de leur fortune.

LX.

La sincérité est une ouverture de cœur : on la trouve en fort peu de gens ; et celle que l'on voit d'ordinaire, n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

LXI.

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.